
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 7 (1979)

DOI: 10.11588/fr.1979.0.49309

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MICHEL VOVELLE

LA DECOUVERTE DE LA PROVENCE, OU LES PRIMITIFS
DE L'ETHNOGRAPHIE PROVENCALE (1750/1850)

La nouvelle histoire se veut volontiers ethnographique, entendons qu'elle tente de redécouvrir progressivement les traits de la civilisation, des attitudes et des comportements quotidiens des masses, à partir des traces qui nous en ont été laissées. Mais cette ethnographie historique se heurte à tout un ensemble de difficultés spécifiques et singulièrement au problème des sources susceptibles de suppléer à l'absence de ce qu'apportent à l'ethnologue actuel les données de l'enquête orale. Cela ne veut point dire, bien sûr, que l'historien ne se tournera pas de son côté vers l'enquête orale quitte à y appliquer un regard spécifique en essayant de décrypter les éléments de son enquête suivant une perspective diachronique, mais il va de soi que pour l'essentiel de ce qu'il peut espérer rassembler c'est vers d'autres sources qu'il doit se tourner, qu'il s'agisse de sources non écrites, celles des témoignages de la civilisation matérielle ou de l'iconographie, qu'il s'agisse également des sources de l'écrit. Et c'est à une série particulière d'écrits que je voudrais consacrer cet essai à partir de l'exemple de la Provence.

Les éléments que je regroupe dans cette considération générale partent du récit de voyages tel qu'il a été présenté du milieu du 17^{ème} siècle au milieu du 19^{ème} siècle, ces récits de voyages prolongés eux mêmes par un autre type de textes imprimés: l'ensemble des »guides« ou »indicateurs« qui se multiplient à partir du milieu du 19^{ème} siècle.

A ce premier groupe j'associerai en second rang l'ensemble, à première vue plus hétérogène, de ce qu'on peut rassembler sous le titre générique de »tableaux«, un titre, d'ailleurs, susceptible de multiples variantes: le tableau, peut s'intituler »mémoire« ou »explication«, ou »essai« ou »description«, ou »usages . . .«: différents types d'exercices de style associés dans une unité bien réelle et qui complètent ce que le voyage exprime en termes de regards extérieurs et de promenades à travers une région, alors que le tableau se veut issu du coeur même de la contrée, pour en donner une vision panoramique à partir d'un point de départ statique. Le troisième élément que j'introduirai dans cette synthèse est constitué par l'ensemble actuellement en voie de découverte, des »statistiques« telles qu'elles prennent naissance et s'affirment à partir de la seconde moitié du 18^{ème}

siècle pour se poursuivre jusqu'au coeur bien avancé du 19^{ème} siècle. Là encore le terme générique de »statistique« ne doit pas faire illusion: on peut regrouper dans cette nébuleuse les »dictionnaires«, particulièrement abondants dans les dernières années de l'Ancien Régime, disons entre 1770 et la Révolution française.

Ces trois éléments, le voyage, le tableau, la statistique, seront ici associés comme des témoignages de la découverte progressive et de la naissance de ce que l'on peut appeler le regard ethnographique. On attend une objection préalable, qui conduit à se demander pourquoi tel rapprochement entre des documents, à première vue, aussi différents? En fait, entre ces différentes séries, il y a, me semble-t-il, une complicité ou, plus précisément, une dialectique qui renvoie de l'un à l'autre, et fait qu'entre les voyages, d'une part; les dictionnaires ou les statistiques de l'autre, il y a eu des formes de rencontres ou de substitution. Telle dialectique destinée à apparaître, je l'espère, au fil de ce parcours, a été perçue dès l'époque par certains auteurs, ainsi par l'un de ceux que nous citerons le plus fréquemment, le Comte de Villeneuve-Bargemont, dans l'introduction de la »Statistique du département des Bouches du Rhône« qu'il a publiée entre 1821 et 1826. Le comte de Villeneuve dans un long préambule que nous dirions de nos jours »méthodologique«, insiste sur l'élaboration progressive du genre de l'ouvrage qu'il présente au public. Pour lui, un passage s'est fait au cours du 18^{ème} siècle, de l'histoire à la statistique, et dans sa perspective il semble bien que l'histoire locale, l'histoire des petites patries provençales, telle qu'elle a pris naissance alors, ait conduit très directement au monument plus diversifié et plus élaboré des grandes statistiques qui se sont multipliées à la fin du siècle, des dernières années de l'Ancien Régime à la monarchie censitaire: l'auteur insiste sur la continuité du mouvement et, comme nous le faisons, sur la complicité de sources apparemment bien différentes. Ce qui dit Villeneuve est perceptible également chez certains autres, et je songe en particulier à l'un des historiens les plus connus de la Provence du 18^{ème} siècle, Bouche, qui fut également homme politique et Constituant et qui, en même temps qu'il rédige une »Histoire de la Provence«, propose une introduction au »Dictionnaire des communautés provençales« que publie en 1784, le médecin marseillais Achard. L'histoire qui se fait tableau statistique s'exprime sans détours dans le titre même que donne à son traité le curé Antoine Albert, entre 1783 et 1786, »Histoire géographique, naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun«.

Nos auteurs, qu'ils soient de la fin de l'Ancien Régime ou du premier tiers du 19^{ème} siècle, ont donc vu dans la statistique le moyen d'unifier, de synthétiser et, somme toute, de couronner un parcours historique. Or, ce que ces exemples illustrent à propos du passage de l'histoire à la statisti-

que peut se retrouver sans grande difficulté lorsque nous suivons l'évolution de cet autre exercice de style, le voyage. Dans la série des voyages qui se succèdent au 18^{ème} siècle on voit s'élaborer progressivement les lois d'une genre, mais qui n'a rien de statique, et qui très progressivement, mais sûrement, va à la fin du siècle converger avec le «tableau» et par là même avec les statistiques locales, ou départementales. L'exemple le plus frappant pourrait être fourni par le voyageur parisien Millin qui livre sous l'Empire, en 1807, son célèbre «Voyage dans les départements du Midi». Millin est un voyageur dans la grande tradition de ceux du 18^{ème} siècle, mais en même temps, il est très proche des statisticiens ses contemporains. Entendons par là qu'il est voisin des Préfets de l'époque consulaire qui opèrent à la même époque et rassemblent les matériaux de leurs tableaux statistiques pour répondre à l'instigation renouvelée depuis la fin du Directoire, de François de Neuchâteau jusqu'aux initiatives de Chaptal durant la période du Consulat. Millin a une petite allure de «revizor» qui en fait une sorte d'inspecteur général autant qu'un voyageur, un statisticien en mouvement si l'on veut.

Toutes les remarques que l'on vient de présenter privilégient dans le parcours auquel nous allons nous livrer, une séquence assez particulière qui serait, sans doute, celle qui culmine entre 1770 et 1810 ou 1820. C'est elle qu'à juste titre, a mise en valeur Jean-Claude PERROT dans son récent ouvrage sur «L'âge d'or de la statistique» qui fournit pour l'ensemble de la France un précieux dénombrement de ces recueils de documents, alors multipliés. Mais ce que l'expérience provençale ajoute au modèle (sans vouloir anticiper sur ce qui va être dit sous peu), c'est que la rencontre qui prend effectivement place dans la cinquantaine d'années 1770-1820, n'est pas aussi brutalement surgie qu'il peut paraître, et plus encore que la retombée n'est pas aussi rapide que ne le suppose peut-être Jean-Claude Perrot.

Elle s'élabore, se façonne progressivement tout au long du 18^{ème} siècle, mais les retombées du mouvement se prolongent tout au long de ce curieux 19^{ème} siècle qui s'inscrit comme une séquence intermédiaire: nous la définirons par le moment où toute la statistique n'est pas encore officialisée, centralisée, normalisée, restant encore initiative locale aux mains des notables, même s'ils occupent désormais des postes de responsabilité officielle. C'est durant cette période qu'on va voir se prolonger les tableaux statistiques au moins jusqu'aux années 1860 et peut-être même 1880, suivant les lieux. Plus tard seulement les notables, auteurs de statistiques, vont se replier sur le rôle d'érudits et de savants locaux, ils n'auront plus un accès aussi direct aux sources mêmes de l'information dont ils avaient bénéficié au début du 19^{ème} siècle ou à la fin du 18^{ème}, cependant que de son côté la statistique officielle suivra son cours, préci-

sant ses voies et ses objets et se détournera pour une bonne part de son intérêt initial, pour les coutumes, les attitudes, ou les moeurs collectives. A cette date donc les deux branches des ciseaux s'ouvriront entre l'univers des érudits ou des savants locaux qui de plus en plus seront tentés par le retour au qualitatif, à l'étude du folklore, des civilisations locales redécouvertes, exhumées et parfois même refabriquées; et d'autre part, la statistique devenue nationale. Mais on sent, à partir du parcours que nous esquissons comment il est possible de présenter successivement les trois séries de source qui vont nous servir de support: le voyage, le tableau, la statistique, sans perdre de vue la rencontre qui s'effectue entre elles, les convergences et les relais qu'elles manifestent et dont nous tenterons de saisir les secrets dans une conclusion générale.

I. La vision des Voyageurs

Il peut sembler facile de partir d'un exercice de style aussi habituel et somme toute si réglé que le récit de voyage. Mais on ne peut se dissimuler que les récits de voyage, à partir d'un site aussi richement pourvu que la Provence, révèlent derrière l'apparent monolithisme du modèle, une très profonde évolution de 1750 à 1850. Un trait commun, sans doute, à ces voyages c'est qu'ils témoignent d'un regard généralement extérieur, à quelques exceptions près et par là même qu'ils fournissent une approche spécifique à cette enquête des moeurs, des traditions ou des coutumes.

On a tenté de reconstituer la liste, aussi complète que possible, des récits de voyages qui, en tout ou en partie, ont évoqué la description de la Provence de l'âge classique à l'âge romantique. Cette série ne prétend pas à l'exhaustivité et l'on découvrira certainement des omissions à l'intérieur de notre énumération. Telle qu'elle se présente en état de la recherche, elle ne manque pas, peut-être d'intérêt dans le rythme même de la découverte dont elle témoigne.

Le premier exemple, isolé, est apporté en 1656 par Chappelle et Bachaumont dans leur célèbre « Voyage en Provence » publié en 1663. Chappelle et Bachaumont ont suivi, du Languedoc à la Provence un itinéraire qui reste dans le cadre de la découverte mondaine telle qu'on l'a pratiquée à l'époque des précieux. Et pour gagner une seconde étape, . . . dans le temps il faut franchir plus d'un demi siècle puisque c'est en 1719 que Fleutelot livre quelques réflexions sur la Provence dans le cadre d'un journal de voyage manuscrit qui n'était pas d'ailleurs destiné originairement à la publication. Fleutelot est un tout jeune homme, d'une famille de robe, qui a voyagé avec son père dans le cadre d'un voyage de formation ou d'éducation. En 1731, un religieux, le Père Labat, frère prê-

cheur parcourt la Provence comme étape d'un tour plus vaste, puisque le voyage, publié en 1731, décrit son parcours d'Espagne en Italie. Le Père Labat n'est pas un touriste professionnel, il s'intéresse assez peu aux curiosités ex aux antiquités, mais il relève au fil de son chemin un certain nombre d'indications, qu'elles soient institutionnelles, historiques, ou qu'elles intéressent la vie collective. Une étape très attendue est représentée en 1745 par les voyages du Président de Brosses: ils conduiront à ses célèbres »Lettres d'Italie« qui d'une certaine façon, frôlent la Provence et le Midi français, plus qu'elles ne les décrivent. Le Président de Brosses traverse le Comtat, s'attarde en Avignon, fait un crochet par Aix-en-Provence. C'est avec lui sans doute que l'on voit naître pour la première fois la sensation d'un certain »exotisme« méridional et c'est à ce titre sans doute que cet amateur d'art mondain mérite une place à part dans la série des voyageurs en Provence. En 1763, premier exemple notable d'un voyageur étranger et plus précisément anglais, en la personne de Tobias Smolett qui livre ses »Lettres de Nice« sur . . . Nice. Avec Smolett c'est un autre type et une autre physionomie de voyageur qui se met en place, le voyageur anglais, niçois d'adoption pourrait-on dire, s'il ne portait sur le monde qui l'accueille un regard aussi exigant, acariâtre et dépourvu de sympathie. En 1772 la Provence est comme effleurée par quelques développements du célèbre »Voyage de la Raison en Europe« que publie Louis Antoine Caraccioli, conférencier ou voyageur mondain: ce n'est pas à lui que nous demanderons les descriptions les plus précises d'un monde que, lui aussi, n'a fait que frôler. Mais en contrepoint ou dans le prolongement de cette série qui a débuté avec le voyage de Chappelle et Bachaumont, Caraccioli offre le contraste facile du voyage un peu abstrait d'un homme des Lumières, aussi représentatif dans ses conventions et ses tics que celui des deux précieux. Avec l'abbé Coyer qui en 1775 associe dans une même publication ses voyages d'Italie et de Hollande, la Provence se fixe, semble-t-il dans le rôle qui sera le sien pendant assez longtemps une sorte de vestibule de l'Italie, une sorte d'appréhension de ce que peut apporter le grand tour dans la péninsule transalpine. Mais Coyer, on le sait, est un homme curieux des faits, des moeurs et des gens, attaché à la description des traits de la physionomie économique et sociale des pays qu'il parcourt, et avec lui c'est sans doute une tonalité un peu nouvelle qui s'introduit dans la description de la Provence.

Puis les voyages se précipitent et se multiplient dans cette décennie qui va de 1770 à 1780. En 1776 le savant strasbourgeois Oberlin, bibliothécaire, séjourne quelques temps et livre ses réflexions sur la Provence. Oberlin est à la fois un antiquaire, un érudit et un homme du Nord si l'on peut se permettre ces facilités de psychologie ou de géographie historique, et par ailleurs un réformé qui n'apprécie guère un style de vie méridional.

dional qu'il juge avec beaucoup de sévérité, mais dont il communique dans cette perspective un certain nombre de traits assez curieux. En 1776, Vandebrende avait associé dans un même récit ses voyages du »Languedoc, de la Provence et du Comtat d'Avignon«.

En 1777 l'anglais Wraxall retrace, à son tour, les souvenirs d'un séjour en Provence. Wraxall est le type même du grand aristocrate qui intègre la Provence dans le cadre du Grand Tour rituel de l'aristocratie anglaise de son temps, mais les remarques qui figurent dans son »Voyage à travers les provinces de l'Ouest du Sud et de l'intérieur de la France« seront traduites en français en 1784. Wraxall est un touriste que l'on pourrait ranger, en simplifiant un peu, dans la catégorie des »antiquaires«, qui s'intéressent essentiellement aux vestiges de l'antiquité et pour lesquels la Provence retient l'attention comme le site d'une riche moisson de vestiges de l'antiquité romaine, ce qui d'ailleurs n'empêche pas Wraxall de collectionner des traits de moeurs et de morale, ou plutôt de moralité collective. On peut passer rapidement sur les quelques remarques que présente dans ces mêmes années Marmontel, de passage en Provence et qui jette, par exemple, sur les jeux de la fête Dieu d'Aix un regard aussi incompréhensif que dépourvu d'aménité.

Mais à la fin de cette décennie l'espace méridional se trouve au moins frôlé par les pérégrinations d'un voyageur d'un nouveau genre, je veux parler de H. B. de Saussure qui publie, par livraisons successives, entre 1779 et 1796 les quatre tomes de ses voyages dans les Alpes. Saussure, savant genevois, on le sait, représente un type nouveau: c'est un géologue, c'est un homme de science, curieux de la configuration des lieux, de la géographie physique mais aussi des traits de ce que nous appellerions la géographie humaine, et c'est à ce titre que les comportements locaux l'intéressent au cours de ses voyages.

Enfin cette inflation du nombre des récits que l'on a vu naître entre 1770 et 1780, va culminer entre 1780 et la Révolution française. Cette décennie est ouverte par le célèbre (localement du moins) »Voyage littéraire en Provence« que publie en 1780 l'abbé Papon, un tournant singulièrement intéressant dans la mesure où Papon est, dans notre série de voyageurs, le premier provençal. Le premier donc qui propose un voyage de l'intérieur et non pas un voyage de découverte ou de simple traversée comme ceux qui l'ont précédé. Papon est un abbé érudit, professeur de rhétorique et de mathématiques, c'est un oratorien, et ce bibliothécaire de Marseille s'est fait connaître par la rédaction d'une »Histoire de la Provence« dont il élabore les chapîtres entre 1777 et 1786. L'»Histoire de la Provence« a été une commande officielle de l'Assemblée des Communautés de Provence: Papon, historien officiel n'est donc pas un voyageur comme les autres, mais cet érudit local a eu à coeur de présenter un récit

de voyage dans l'acception nouvelle que cet exercice prend alors, c'est à dire comme un guide.

Il veut substituer aux notations impressionnistes et fugitives de ses prédécesseurs une description, si peu que ce soit, exhaustive et complète, et il s'en explique dans sa préface lorsqu'il écrit: *Il nous est paru que dans un siècle où tant de personnes voyagent, ce serait leur rendre service que de rassembler dans un volume les connaissances qu'elles doivent avoir sur la Provence.* Mais pour le sujet qui nous intéresse Papon se révélera, somme toute, décevant. Autant il se veut précis comme on peut l'être à son époque, lorsqu'il parle du sol, du sous-sol, des monuments antiques, des institutions, autant il a tenu à laisser de côté volontairement la description des moeurs et des usages. Et sur ce point encore il s'explique sans ambiguïté: *Nous ne dirons rien non plus des moeurs des provençaux, il ne faut pas qu'un voyageur se promette d'avoir une idée juste du génie du peuple chez lequel il voyage, c'est un privilège réservé aux personnes en place qui sont nées dans le pays ou qui y habitent depuis longtemps.* D'une certaine façon on peut donc dire que l'abbé Papon donne ici une leçon d'humilité aux voyageurs de l'exérieur et que son silence en appelle des récits de voyage à un autre type et un autre style de descriptions telles que nous les rencontrerons dans les tableaux ou les statistiques. La mise en garde de Papon n'empêche pas dans cette période les voyageurs de l'extérieur de se multiplier; entre 1783 et 1786 séjourne une dame anglaise, Madame Cradock, dont les souvenirs ont été publiés, et cette touriste anglaise, peu antiquaire somme toute, qui ne prête qu'un œil distrait encore que poli, aux vestiges archéologiques, s'intéresse surtout aux traits de moeurs, aux scènes de genre dans une certaine tradition du Livre-journal, plus encore que du récit de voyages. A ce titre elle peut être fort utile par certaines notations impressionnistes, mais qui ne prétendent pas, on s'en doute, à un caractère exhaustif. On en dira autant du Comte Moysynski; il séjourne en Provence en 1784, avant d'aller finir la vie d'un héros déjà pré-romantique qui traîne son spleen jusqu'à a en mourir quelque part aux alentours de Venise dans les années suivantes. Moysynski, grand seigneur polonais, francophone parfait, note chaque soir ses impressions de voyage et à ce titre, tout comme Madame Cradock, il porte un intérêt aux moeurs locales du pays qu'il visite, mais le regard qu'il laisse tomber sur ce monde exotique dans lequel il séjourne brièvement, reste un regard aristocratique, celui d'un homme qui relève durant ses insomnies les propos des domestiques qu'il a entendus durant la journée, et même les discussions ou les disputes qui ont opposé ses gens aux servantes des auberges provençales.

Bien différent par son origine sociale, mais proche par le regard qu'il porte, est en 1787 le voyageur suisse Georges Fisch qui rassemble les thè-

mes d'un guide de Marseille à l'usage des voyageurs. Georges Fisch connaît assez bien Marseille où il a résidé, où il a séjourné du moins. Son récit qui prend, comme chez le Président de Brosses, la forme littéraire d'une série de 27 lettres, introduit dans l'univers marseillais, envisagé dans son influence sur le commerce, les moeurs, et la moralité publique.

Enfin, et comme pour clore une série qui avait préludé avec le jeune Fleutelot en 1719, et s'était poursuivie avec le Président de Brosses en 1745, un Président d'une Cour souveraine, Charles Dupaty, du Parlement de Bordeaux passe en Provence en 1785. Dupaty, comme de Brosses, n'évoque la Provence que dans le cadre plus général de »lettres sur l'Italie.« Mais s'il s'inscrit dans la continuité de De Brosses, par un style vif et impressionniste, ce voyageur pressé, avant tout antiquaire et homme cultivé, ne dit presque rien des moeurs ou des traits de comportement d'un pays qu'il n'a fait que traverser.

En 1786, un provençal à nouveau prend la plume pour proposer un voyage en Provence, *dans sa patrie*, comme il le dit lui-même; ce Provençal, c'est Bérenger qui publie l'ensemble des »Soirées provençales ou Lettres de M. Bérenger écrites à ses amis pendant ses voyages dans sa patrie«. On le voit, si Bérenger s'inscrit dans le mouvement dans lequel nous avons inséré l'abbé Papon, – une redécouverte de la Provence par les provençaux eux-mêmes –, il est cependant très dépendant à la fois des formes littéraires et des préjugés ou des comportements que l'on pourrait dire »parisiens«. Bérenger est un Provençal devenu Parisien et c'est avec le sentiment d'un réel exotisme qu'il va tenter de faire découvrir à une opinion nationale éclairée, les traits particuliers de sa région ou de sa province d'origine. A ce titre il tient un personnage tout à fait ambigu, qui a souvent honte des traits les plus vifs ou les plus caractéristiques de ce qu'il rapporte. Ainsi, lorsqu'il décrit les Jeux de la Fête Dieu à Aix en Provence, se surprend-il à écrire: *J'ai honte pour ma patrie . . .* que l'on s'y livre encore à des momeries aussi ridicules. Bérenger provençal honteux n'en est pas moins de ceux qui apportent l'une des moissons les plus amples et les plus décisives, de données descriptives sur la danse, sur la fête, sur les moeurs profanes ou religieuses, sur les comportements collectifs des provençaux de la fin de l'Ancien Régime, et le regard dépréciateur qu'il porte est cependant, quelle que soit la superficialité de ses vues, l'un des plus riches, dans la moisson dont nous mettons en place les éléments successifs. L'ancien Régime finissant s'achève sur deux présences anglaises que la tradition s'est plu à opposer. D'un côté le Docteur tant-pis, Arthur Young, de l'autre le Docteur Tant-mieux, le docteur Rigby. L'un et l'autre, agronomes et plus largement économistes, et qui insèrent la Provence dans le cadre de leurs descriptions de la France, à la veille immédiate de la Révolution ou même dans les premiers jours de celle-ci, puis-

que c'est au mois d'août 1789 qu'Arthur Young parcourt la Provence où il visite les agronomes, ses amis, tel le Président De Bruny à la Tour d'Aigues, dans son château. C'est de Provence qu'il partira pour regagner son pays, alors que les premières journées révolutionnaires font rage.

Young ou Rigby s'intègrent bien dans la série des voyageurs techniciens, que nous avons vu se dessiner à partir de Saussure; mêmes s'ils ne sont point géologues mais agronomes ou économistes. Avec eux, c'est à la fois un esprit nouveau qui souffle et d'une certaine façon aussi une époque qui se clôt, car la Révolution Française représente bien une rupture profonde dans la série des voyages qui affectent la Provence comme le reste du pays. C'en est fini, pour un temps du moins, jusqu'à l'époque romantique, des voyageurs britanniques ou polonais, sans parler des suisses, et les anglais du XIX^{ème} siècle seront, mis à part Stevenson dans le Cévennes, moins prolixes sans doute que leurs prédécesseurs du XVIII^{ème}. L'adieu au voyageur dilettante de la fin de l'Ancien Régime, c'est Grimod de la Reynière qui le propose en 1792, par ses »Lettres d'un voyageur à son ami sur la ville de Marseille«.

Car au delà du tournant conjoncturel, la véritable coupure est plus profonde; la Révolution Française altère très profondément l'idée même du récit de voyage en accélérant la mutation déjà en cours dans les deux décennies précédentes, celle qui a fait passer du journal individuel, voire des lettres réelles ou supposées, à un voyage qui se concevra comme une sorte de guide ou d'introduction destinée à un public plus large, celui d'une élite beaucoup moins refermée sur elle-même qu'au temps du président de Brosses. On le sent dès les débuts de la Révolution avec l'entreprise qui touche la Provence, comme elle touche le reste du pays, de la publication en cahiers, des »Voyages dans les départements de la France« de Lavallée et Brion, qui s'étalent de 1792 à 1802: avec ces 102 cahiers, régionaux, c'est le »guide« de type moderne qui s'introduit décisivement dans l'exercice de style académique du récit de voyage.

Au delà même de cette mutation, – technique pourrait-on dire, – la période impériale qui voit renaître les récits de voyages dans le Midi de la France, leur donne une toute autre allure et nous pouvons illustrer ce tournant à partir de l'exemple du savant académicien Millin, dont le célèbre »Voyage dans les départements du Midi« paraîtra à partir de 1807. Millin est presque un voyageur officiel qui, avant son départ, a visité le Ministre Chaptal pour se munir de recommandations à l'égard ou à l'usage des Préfets des départements qu'il visite; mais au-delà de cet aspect de voyageur officiel, Millin s'inscrit à la fois en continuité avec les voyageurs-antiquaires du siècle précédent et en même temps en rupture avec eux par l'importance qu'il donne à la description des gestes, des moeurs, des coutûmes; par la place que prend chez lui ce que j'appellerai,

d'un terme stendhalien, (mais Millin est bien de cette génération stendhalienne), le « regard froid » : regard d'un voyageur qui parfois se passionne, mais parfois aussi décrit avec détachement les traits d'un comportement qui lui est étranger, qu'il méprise dans ses formulations populaires, mais qu'il note avec curiosité.

Dans la même catégorie que Millin, se rangeraient sans difficulté les voyageurs de l'époque impériale, tel que le médecin Fodéré, un local, niçois qui publiera en 1821, le « Voyage aux Alpes Maritimes » ou « Histoire Naturelle du Comté de Nice » ; nous le plaçons dans la même catégorie car c'est, en fait, d'une enquête de l'An X que la publication de 1821 rendra compte. A ce titre, Fodéré peut être associé à Henri de La Bedoyère qui publie en 1807 les récits de son « Voyage en Savoie et dans le Midi de la France » effectué en 1804 et 1805.

Mais l'Empire ne mettra pas fin à cette pratique et à cette continuité : et je songe tout particulièrement au voyage que le comte de Villeneuve Bargemont effectue pendant cette période impériale, dans les Basses Alpes, et qui sera publié en 1815 sous le titre de « Voyage dans la Vallée de Barcelonnette ». Le Comte de Villeneuve, que nous allons retrouver sous peu, au rang des principaux auteurs de statistiques dans les Bouches du Rhône, est un voyageur avisé, un administrateur, un économiste, un homme politique et avec lui culmine sans doute cette technique du voyage savant en même temps que de découverte d'un monde dont on décrit précisément l'étrangeté. Et finalement, on restera après cette grappe assez dense, sur l'impression, sinon d'une régression, du moins d'une altération de la pratique du voyage lorsque, après un relatif silence dans les années 1820, va se précipiter le flux des découvertes du Midi par les grands noms de la littérature romantique.

C'est en effet dans les années 1830, – entre 1830 et 1840 –, que successivement la Provence se voit intégrée dans les récits de Mérimée, de Victor-Hugo, de Stendhal, d'Alexandre Dumas ou de Chateaubriand.

Mérimée peut figurer une sorte de transition avec les voyageurs érudits de l'époque impériale, lorsqu'il publie en 1835 les notes de son voyage dans le Midi de la France car c'est en forme de rapport, pourrait-on dire, d'une tournée d'inspection des monuments historiques dont il a été chargé. Mais au-delà du rapport et de sa sècheresse, c'est une lecture très personnelle qui lui fait voir dans la Provence gothique ou dans le Comtat les traces de l'Inquisition ou d'un moyen-âge romantique. En fait, cette sensibilité neuve envahit les récits qui suivent dans les années ultérieures. Victor Hugo a parcouru la Provence en 1839 et il publiera ses impressions dans le cadre plus large d'un récit qui couvre la Rhénanie, la Suisse, les Alpes et s'achève au pays niçois ; la Provence n'a donc été qu'effleurée lors d'un bref parcours de quelques semaines par un Victor Hugo pressé

qui, d'Avignon à Arles, à Marseille, puis à Toulon, à Fréjus et à Nice enfin, n'a pris qu'une vision au pas de course de la Provence littorale. On a pu remarquer que Victor Hugo, somme toute, à part quelques notations fugitives sur Toulon, n'avait tiré quasi aucun parti des impressions visuelles qu'il consigne sur son carnet de voyage. L'absence de la Provence, surtout de la Basse Provence, dans son oeuvre, fait un contraste paradoxal avec la description précise qu'il donne dans «Les Misérables» d'une Haute Provence alpine, celle de Digne, celle de Monseigneur Myriel que cependant il n'a point connue directement. Chez Victor Hugo, l'imagination créatrice, d'une certaine façon, occulte ou oblitère l'observation directe: peu de notations sur les comportements ou sur les attitudes dans un carnet qui privilégie les impressions fugitives de paysages ou de nature.

Victor Hugo, attentif aux paysages mais négligent des êtres humains, est le type du voyageur pressé que nous rencontrons, chez Chateaubriand qui a traversé la Provence encore plus rapidement en 1838, ou chez Alexandre Dumas qui parlera cependant de Marseille dans ses «Nouvelles impressions de voyage dans le Midi de la France», en 1841.

Chez Alexandre Dumas, comme chez Victor Hugo, il est sensible que s'interpose dans le récit du voyageur la présence d'un intermédiaire: on en sait le nom, c'est Joseph Mery, érudit et littérateur local, qui s'est fait le cicérone bénévole des romantiques en veine de découverte de la Provence et qui leur a infusé sa vision et sa lecture, souvent très fantaisiste du Marseille qu'il leur a fait découvrir.

De tous ces voyageurs romantiques, le plus précis sans doute et celui qui apporte les notations les plus nettes, sèches, mais concrètes, c'est Stendhal qui évoque la Provence dans son «Journal de voyage» de 1838. Stendhal ne néglige pas les rendez-vous traditionnels; cet amoureux de l'Italie privilégie le pèlerinage de la Fontaine de Vaucluse, mais il ne méprise pas pour cela l'évocation de Marseille, telle qu'il l'a vue, et telle qu'il l'a pratiquée.

Avec ces touristes, on sent qu'un cycle se clôt et l'on pourrait dire que le voyage va perdre, quasi définitivement, la valeur documentaire qu'il a revêtue avec une telle intensité dans la période privilégiée qui s'inscrit entre 1780 et 1810. Une courbe se dessine sur laquelle il convient peut-être de réfléchir.

Si nous reprenons, en effet, dans un flash-back synthétique, l'ensemble des éléments que nous venons de détailler, une courbe se dessine bien de 1656, date du voyage de Chapelle et Bachaumont, jusqu'aux années 1850, où nous interrompons le parcours. A l'intérieur de cette courbe, de ces deux siècles de voyages de découverte en Provence; des phases apparaissent où la pratique a connu un succès réel et une importance particulière. On re-

lèvera, notamment, la place des décennies 1770–1790, comme la concentration originale qui s'opère entre 1830 et 1840. Mais au-delà de ce mouvement, avec ses temps creux et au contraire ses périodes denses, c'est toute une typologie du voyage de découverte qui se dessine et qui mène du voyage galant, tel que le pratiquent Chapelle et Bachaumont jusque au voyage du technicien à la fin du XVIII^{ème} siècle. Le voyage galant qui accepte, sans réserves et sans fausse honte, sa superficialité, nous le rencontrons sous la plume de Chapelle lorsque, après une excursion à Notre Dame de la Garde, il déclare: *croyant après cela de n'avoir plus rien de rare à voir en ce pays, nous le quittâmes sur le champ et même avec empressement pour aller goûter les muscats de la Ciotat* et nos voyageurs enthousiasmés par la Ciotat de conclure naïvement *que ce lieu nous plût, il est charmant et quel séjour serait-ce que Paris sous un si beau climat . . .* Pour conclure enfin: *Nous ne pouvions terminer notre voyage par un lieu qui laissât une idée plus agréable, aussi dès ce moment ne songeâmes nous plus qu'à retourner à Paris . . .*

Du voyage galant au Grand Tour il s'effectue sans doute un approfondissement: le Grand Tour ce sera celui des français sans doute, des parlementaires comme le Président De Brosses ou comme Fleutelot, ou comme Dupaty; comme c'est surtout dans sa définition fondamentale celui des étrangers, ces 5 anglais, ces 2 suisses, ou ce polonais qui ont laissé leurs impressions méridionales. Notons toutefois que la Provence n'est intégrée que bien marginalement et, somme toute, comme étape dans le circuit du Grand Tour; et aussi peut-être que le plus jeune de ces voyageurs, c'est Fleutelot qui à 19 ans, fait figure d'exception dans un groupe dont la moyenne d'âge est de 45 ans, ce qui altère quelque peu l'image du »voyage de formation« du jeune aristocrate adolescent ou à peine adulte. A côté du Grand Tour la typologie qui se dessine fera apparaître, parfois avec une surface de recouvrement importante, le voyage de l'»antiquaire« ou de l'érudit tel le savant bibliothécaire strasbourgeois Oberlin: puis le voyage de l'antiquaire sera lui-même relayé à la fin du siècle par celui de l'agronome ou du savant. Entre ces différents types, point de séparation tranchée: Millin s'intéresse à l'économie comme il s'intéresse aux vieilles pierres. Mais au gré de cette typologie, on voit apparaître des formes différentes de découverte. Pour en montrer la diversité il est commode et somme toute essentiel de partir de la géographie même de ces voyageurs: si l'on reporte sur des cartes, comme nous l'avons fait, les itinéraires de ces voyageurs, il semble bien que l'on passe au fil du 18^{ème} siècle d'une forme de voyage que l'on pourrait appeler le »voyage élémentaire«, à un type beaucoup plus complexe et diversifié. Le voyage élémentaire qui serait par exemple celui de l'anglais Wraxall ou de Madame Cradock, est celui qui effleure tout juste la Provence, d'Avignon à Vaucluse, étape

presque obligée, à Aix et à Marseille, se limitant donc à la Basse Provence des villes que l'on ne peut pas méconnaître. Certains vont un peu plus loin et c'est le cas de personnages aussi divers dans le temps, qu' Oberlin, Fleutelot ou Stendhal. Ceux-ci prolongent la découverte jusqu'à Toulon et parfois jusqu'à Hyères, mais Hyères ne s'adjoindra que tardivement à cet itinéraire et Toulon est visité beaucoup plus pour les galères que pour les attraits de son climat méridional. A côté de ces différentes variantes du »voyage élémentaire«, s'inscrit ce que l'on peut appeler le voyage traversée«, modèle suivi par la plupart de ceux pour lesquels la Provence n'est qu'une étape dans le Grand Tour. Ici, d'Avignon à Vaucluse, à Aix, à Marseille puis Toulon, on passe à Fréjus, Cannes et Nice d'où l'on gagne l'Italie par voie terrestre ou maritime. Une variante évite la route du littoral encore peu attractif pour gagner Fréjus directement par St-Maximin et par Brignoles.

Dans tous ces schémas, on le sent, c'est la Basse Provence littorale, occidentale qui est privilégiée et la Haute Provence méconnue ou à peine effleurée. Quel contraste entre ces premiers voyages et leur emprise marginale sur l'espace régional et la carte que nous proposent les différents circuits de Millin en 1806! Millin sillonne en tous sens la Basse Provence occidentale d'Orange à Avignon, à Arles, à Marseille ou à Aix, mais il ne s'en tient pas là il parcourt tout le littoral jusqu'à Nice et à Menton, et par Grasse et Draguignan, il s'enfonce jusqu'à Riez, jusqu'à Digne et jusqu'au coeur de la Haute Provence alpine d'où il redescend sur Aix en passant par Sisteron, Forcalquier et Apt. Millin témoigne d'une prise de possession renforcée par le voyage, sur un espace qui ne se limite plus aux étapes urbaines du voyageur pressé.

La modification de l'espace du voyageur recouvre, on le devine, une transformation beaucoup plus profonde de la perception qu'il a des moeurs et des coutumes locales, ou plus largement de la civilisation de la région qu'il traverse, et l'on n'est pas en peine pour organiser en quelques grandes étapes les lectures successives qui ont été proposées par les voyageurs entre 1650 et 1850. Une première étape qui couvrirait la fin du 17ème siècle et les deux premiers tiers du 18ème, voit les voyageurs en Provence découvrir progressivement au fil d'un regard qui s'affine et se précise, la réalité des coutumes, des habitudes et des comportements des pays qu'ils traversent. N'en n'attendons pas d'entrée, chez des touristes qui, tel le Président de Brosses, font le tour des salons aristocratiques, ou tels l'anglais Smolett et ses compatriotes passent d'une auberge à une autre, une lecture véritablement fouillée. Les moeurs locales telles que nous les signalent ces voyageurs sont celles qui sont perçues à partir des lieux de rencontre obligés, ceux de la rue, ceux de l'auberge, ceux du coche d'eau ou de la diligence, pour ceux du moins qui prennent les mo-

yens de transport collectifs. L'un des plus représentatifs de ces témoins d'ancien style pourrait bien être ce comte polonais Moysynski qui transcrit durant la nuit les dialogues qu'il a surpris entre ses domestiques et les servantes d'auberge. Cette vision très polarisée où le regard »vertical« se fait volontiers méprisant, s'attarde cependant sur un certain nombre de scènes ou de rencontres spécifiques; parmi elles, les fêtes d'une province que l'on s'accorde à reconnaître tout particulièrement bien dotée sous ce rapport. Il y aurait (et nous le présenterons un jour) tout un dossier à exploiter sur une rencontre aussi importante que celle des jeux de la fête Dieu d'Aix que plus de la moitié de nos voyageurs ont connue, qu'ils ont décrite, et dont ils ont laissé un portrait d'ailleurs souvent peu flatté: ils témoignent pour la maturation progressive d'un regard que l'on peut dire déjà, ethnographique.

Mais cette découverte limitée qui se précise au fil du 18^{ème} siècle va conduire dans les années 1770 à 1800 à une nouvelle lecture du voyage sous le rapport qui nous intéresse.

Elle peut être exprimée de différentes façons: tout d'abord, ainsi qu'on l'a vu, c'est l'apparition du voyage de l'agronome ou du savant, Arthur Young ou Saussure . . . Puis, plus important peut-être encore, pour l'optique nouvelle qui se fait jour, le voyage va être, partiellement du moins, repris en mains ou assumé par des indigènes, entendons par des auteurs originaires du pays même, conscients qu'ils présentent de leur région une vision différente de ceux qui n'ont fait que la traverser bien souvent dans le cadre du Grand Tour.

Qu'il s'agisse de l'abbé Papon, de Bérenger ou du médecin niçois Fodéré, pour ne point parler de Villeneuve Bargemont, administrateur mais provençal, tous ces auteurs décrivent leur petite patrie: ils ne le font pas toujours avec orgueil et l'on a relevé en son temps la gêne ou la honte de Bérenger à évoquer les traits les plus vulgaires ou les moins »nobles« des comportements collectifs des provençaux. On a signalé de même le refus explicite de l'abbé Papon de parler des moeurs des provençaux: une entreprise, on s'en souvient, qu'il juge réservée aux habitants du pays qui ont le secret de la connaissance des moeurs et habitudes de leurs concitoyens. Dans l'ensemble toutefois cette modification de l'attitude des voyageurs reste un trait important et même essentiel. A la fin du 18^{ème} siècle ce sont les provençaux eux-mêmes qui ont entrepris, par le biais du récit de voyage, de présenter aux autres un tableau de leur pays, et par là même on peut dire que cette génération des récits de voyages fin de siècle conduit à ce qui en est sans doute la forme vulgarisée ou abâtardie, mais d'une certaine façon »démocratisée«. Nous entendons par là la naissance du »guide« -ce guide que l'on pourrait illustrer, par exemple, par la publication dans les premières décennies du 19^{ème}, de l'ouvrage

de Camoin et Charavel, sous le titre »Marseille album des étrangers et visiteurs« qui sera suivi dans les années 1830 de tel autre ouvrage comme »l'Hermès marseillais« dont le titre dit bien qu'il s'adresse plus encore aux négociants qu'aux touristes, mais qui a le souci de présenter les beautés de Marseille à ceux qui voudront visiter le port phocéén.

Cette nouvelle définition du voyage correspond objectivement à un approfondissement de l'analyse, et singulièrement de ce regard ethnographique dont nous nous attachons à faire naître les premiers épisodes ou les premiers avatars: elle trouve son expression la plus élaborée dans le voyage de Millin, bien qu'il ne soit pas provençal mais au contraire très représentatif d'un certain centralisme parisien. Millin toutefois par la précision même de ses notations, illustre l'apogée du récit de voyage comme document ethnographique, et par référence on ne peut guère considérer la dernière phase qui correspond à l'âge romantique entre 1830 à 1840, où se succèdent Mérimée, Stendhal, Chateaubriand, Victor Hugo et Alexandre Dumas, que comme une régression au niveau de la richesse même de ce que peuvent apporter les récits de voyages pour la connaissance du pays traversé. Les voyageurs romantiques, on l'a dit, sont des voyageurs pressés qui négligent la notation des traits de mœurs locales (à l'exception sans doute de Stendhal) pour privilégier les impressions fugitives des spectacles de la nature sauvage ou domestiquée. Surtout ces voyageurs romantiques sont de plus en plus dépendants de ces guides obligés dont nous avons illustré la présence à partir du personnage de Joseph Méry qui les introduit à une vision très particulière de la grande ville.

Si le provençal en la personne de Joseph Méry s'est réduit à un rôle de guide sans casquette, et somme toute assez infidèle, cette évolution se trouve répercutée dans la disparition ou dans la médiocrité croissante des travaux des provençaux qui s'obtiennent à s'appeler: »Voyage . . .« »Voyage en Provence« ou »Voyage dans le Midi«. On peut citer dans cette optique comme l'un des rares exemples de ce qui subsiste d'un exercice de style si florissant dans les décennies précédentes, le »Voyage dans le Midi« du provençal Paul Augier qui reste un monument de platitude et de superficialité. Le voyage a bien cessé d'être le support de la découverte de la réalité régionale.

II. Du tableau à l'essai en passant par l'Histoire

Il est temps de passer à un autre type de sources que nous suivrons comme nous l'avons fait des voyages, dans la très longue durée d'une évolution plus qu séculaire. Cette source nouvelle est celle que l'on a définie d'un terme générique et sans doute un peu abusivement synthétique, comme

»le tableau« ou »la description«. Ce qu'on dénomme un peu arbitrairement »tableau« représente en fait la convergence de tout ensemble de publications qui se présentent sous des titres divers: »mémoires, descriptions, explications, essais sur ...« parfois plus directement: »usages et coutumes de ...«. Cette nébuleuse représente par rapport aux récits de voyages un second point d'ancrage essentiel dans le chemin qui va conduire à l'évocation des statistiques de la fin du 18^{ème} siècle et du début du 19^{ème}. On sent d'entrée ce que ce type de publications peut avoir à la fois de commun et surtout de différent, avec ce que l'on vient d'évoquer. Le tableau est un regard de l'intérieur, une vision statique en contrepoint du miroir que promène le voyageur au long d'un chemin. Mais plus encore, le tableau dans son surgissement historique dans la littérature régionale va témoigner d'une aventure tout à fait particulière et dont il est intéressant de suivre les étapes. On pourrait pour bien la comprendre, partir de ce que j'appellerai d'une certaine façon, la préhistoire de ces traités qui nous conduirait au coeur du 17^{ème} siècle, au temps où se met en place le regard de l'humaniste que l'on pourrait symboliser dans la Provence érudite par celui de Peyresc.

A côté de ce regard de l'humaniste qui est bien souvent, comme le voyageur, un antiquaire et un homme de lettres (entendons même au sens le plus élémentaire quelqu'un qui envoie des lettres et des descriptions) une autre source s'impose d'entrée, en contrepoint de sa lecture compréhensive et intellectuelle. Il s'agit du regard répressif tel qu'on le voit s'exprimer dans les comptes rendus des confrères du Saint Sacrement, dans les petites ou les grandes villes du milieu du siècle. Je songe, pour illustrer mon propos, à la publication qui a été faite au début du siècle des séances et des procès-verbaux des Confrères du Saint Sacrement de Marseille qui ont tenu séance dans les années 1660 à 1680. Ces procès-verbaux sont pour nous extrêmement instructifs comme matérialisation de la naissance d'une optique à sa manière inconsciemment ethnographique.

Au temps de Molière, les confrères du St-Sacrement de l'Autel à Marseille font de l'ethnographie sans le savoir, comme M. Jourdain fait de la prose ou des vers, car ils présentent un tableau somme toute très vivant et explicite de toute une série de groupes sociaux dont ils se chargent de surveiller les faits et gestes. Ce sont les galériens de la chiourme, ce sont les bandes de gitanes, souvent prostituées qui s'agglutinent aux alentours mêmes de l'arsenal des galères où leurs hommes sont détenus, ce sont les bandes d'enfants qui, mendiants ou prostitués eux aussi, gravitent autour de ce pôle d'attraction, ce sont bien d'autres groupes aussi: les pauvres, mendiants en liberté à la porte des églises, et dans un autre domaine les réformés devenus les »nouveaux convertis« au lendemain de la révocation de l'Edit de Nantes.

A travers cette enquête pointilliste, au jour le jour, se dessine un tableau du Marseille non conformiste, tel que les conçoivent les confrères du St-Sacrement, et l'on comprend un peu mieux dans ce contexte que ce soit un clerc marseillais des années 1680, le prêtre François Marchetti, qui livre une des premières et des plus étonnantes descriptions des coutumes des marseillais sous le titre: »Explication des usages et coutumes des marseillais« éditée sur place en 1683. L'auteur a consacré cet ouvrage qui se voulait un premier volume, aux coutumes sacrées et religieuses des marseillais, un second tome devait traiter des coutumes profanes. Il n'a jamais été publié, nous pouvons le regretter et sans doute nous interroger sur la raison de ce silence. Peut-être cette publication n'a-t-elle pas été jugée opportune. En tout cas Marchetti représente un cas tout à fait exceptionnel dans la mesure où ce clerc et ce confrère du St-Sacrement a, d'une certaine façon su dominer ou retourner le regard répressif pour y faire entrer cette sorte de sympathie qui lui permet d'évoquer et, du moins le souhaite-t-il, de justifier les moeurs des marseillais dans ce qu'elles peuvent avoir dans le domaine religieux, apparemment le plus incongru. Dans l'oeuvre de Marchetti s'inscrit donc ce grand mouvement bien connu par ailleurs, dans le cadre de la reconquête catholique du 17^{ème} siècle, entendons cette tentative de christianisation de l'ancienne culture préchrétienne qui, là où la répression se révèle inefficace, va tenter de faire triompher l'appriivoisement et la naturalisation des gestes les plus anciens, repris en compte par l'église catholique et romaine. On peut en juger, si l'on suit la série des 22 dialogues qui constituent ce petit ouvrage. L'auteur y fait converser deux personnages, Polihore et son interlocuteur Philopatris, et ces deux personnages sont significativement l'un un marseillais et l'autre un voyageur curieux: cette transition directe avec les voyages dont nous venons de parler, n'est d'ailleurs pas insignifiante. Il s'agit bien d'un homme du pays, un clerc, qui explique et justifie à un interlocuteur réticent au premier abord, les comportements de ses concitoyens et l'on verra ainsi dans le second dialogue sur les crucifix, l'auteur expliquer pourquoi les marseillais présentant Jésus-Christ sur la croix habillé de ce qu'il appelle un caleçon ou même revêtu d'une chasuble au jour du Vendredi Saint, comme il expliquera dans le dialogue n° 3 pourquoi les marseillais placent des croix partout avec une indiscretion apparente dans leurs processions mais plus encore sur les portes de leurs maisons pour les préserver des mauvais sorts. Un autre dialogue, le quatrième, poursuit le thème en justifiant les marseillais de l'habitude répétitive et agaçante pour l'étranger de faire le signe de la croix à toute occasion, sur le lit où l'on va se coucher, comme sur les morceaux de pain tombés à terre. Ce type de pratique qui peut apparaître magique ou superstitieuse se retrouve dans la part qui est attribuée au culte des reliques

et aux manifestations les plus ostentatoires dans la société provençale, en particulier, la cérémonie dite des »vertus« qui est la version méridionale de la procession des rogations. On y voit les marseillais promener leurs reliques dans les champs pour en valoriser les valeurs bénéfiques, et si les reliques sont ainsi utilisées, comme autant de préservatifs magiques, il en va de même pour l'Évangile lui-même. L'auteur rappelle qu'on le porte au cou suspendu à une chaîne ou à un cordelet, qu'on se l'applique sur le front contre la migraine, de même que les femmes l'appliquent sur leurs seins pour se protéger contre les mouvements de la chair auxquels on sait bien qu'elles sont particulièrement sensibles, voire même sur les reins en une localisation plus explicite encore. Tous ces gestes sont, non seulement décrits, mais repris en compte: ainsi l'auteur dans le dialogue n° 8 justifie-t-il les marseillais de la manière dont ils prennent l'eau bénite dans leurs églises, de la manière dont ils les décorent de façon apparemment surchargée, les ornant d'oriflammes de même qu'ils s'extériorisent sans discrétion dans les formes du culte des saints. Marchetti décrit et explicite un certain nombre des traits des fêtes patronales, de celles des saints protecteurs des paroisses, comme les jeux qui les accompagnent, les cérémonies étranges qui les prolongent parfois et dont il reconnaît qu'elles sont autant d'héritages du paganisme – mais dit-il – d'un paganisme christianisé. Tels éléments se retrouvant jusque dans le culte même de la Vierge et les formes de vénération qui l'entourent. Dans un second mouvement Marchetti, du dialogue 11 au dialogue 17, se plie comme le ferait un moderne folkloriste aux mouvements saisonniers des fêtes liturgiques dont il décrit les traits les plus caractéristique de la fête de Noël avec la pratique du »gros souper«, caractéristique des provençaux, puis la pratique de la bûche des »calendes«, comme celle des crêches dont on saisit, ici la présence à l'état naissant. L'auteur justifie non seulement ces coutumes autour de la fête de Noël, mais celles, qui les prolongent, des étrennes au début de l'année civile: ces étrennes autrefois condamnées, et qui ont désormais droit de cité malgré les festins qui les accompagnent, les gâteaux qui symbolisent les dons échangés, ainsi ces »pompes« ou gâteaux à l'huile que l'on s'offre à l'occasion de la nouvelle année. De même Marchetti rappelle la pratique du roi de la fève, son élection à la fête qui couronne le banquet collectif et dont il n'ignore pas les origines païennes, désormais christianisées. Même procédure de christianisation se retrouve, du Carême où l'on relève la fréquence des absoutes et des réconciliations générales, aux Rameaux qui, en Provence, reçoivent un traitement tout particulier. L'auteur n'ignore pas l'origine antique du geste qui substitue ici aux branchages ou aux palmes généralement usités dans la plupart des régions des rameaux décorés, auxquels les parents suspendent des friandises, gâteaux et bonbons et qu'ils font porter par les enfants, christianisa-

tion d'une pratique païenne bien plus ancienne. Ce parcours le conduit jusqu'aux cérémonies les plus extérieures du Vendredi Saint puis de la célébration de la Pâque où il tient à justifier ses concitoyens de la pratique de manger du pourceau en lieu et place de l'agneau pascal, ceci nous dit-il pour se distinguer des Juifs. Dans une dernière partie l'auteur se consacre à un certain nombre de thèmes analytiques, ainsi le comportement et l'attitude des Marseillais à l'égard des hérétiques, un sujet que la référence précédente semblait appeler, mais qu'il applique essentiellement au comportement des Marseillais à l'égard des réformés et à la haine viscérale que, dit-il, ils leur portent. Mais l'auteur ne se limite pas à ce point, il consacre un chapitre aux agonisants et aux formes de culte ou de dévotion tout à fait impressionnants que les Marseillais semblent leur porter à la fin du 17^{ème} siècle, se rassemblant en foule à l'appel de la clochette du prêtre qui va porter les derniers sacrements, envahissant la chambre d'agonie pour participer collectivement au dernier rituel qui précède la mort. L'auteur soulignant d'ailleurs que les femmes sont plus pressées à se livrer à ces démonstrations, ce qu'il explique par la faiblesse congénitale de leur sexe qui a plus besoin, semble-t-il, que l'autre de se conforter, par ces spectacles mortificateurs. Enfin, l'auteur nous quittera sur quelques curiosités particulièrement saillantes dans le monde marseillais, évoquant le boeuf de la Fête Dieu ou la procession du Saint Sacrement, ou telle pratique autour de l'Eucharistie qui n'a disparu, semble-t-il, que depuis fort peu de temps telle que celle de placer une hostie dans la bouche des morts, en substitution semble-t-il, de la piécette qu'y mettaient les anciens.

On le sent à partir de cette brève évocation, Marchetti représente une pierre d'attente dans la découverte des moeurs et coutumes des provençaux et une pierre d'attente d'autant plus importante et peut-être même paradoxale, qu'elle reste isolée pendant un très long temps. En fait, cette matérialisation du souci d'un prêtre de la contre-réforme, de faire le tour des gestes, des coutumes comme de faire l'inventaire de tout ce qui peut être ou de tout ce qui a été christianisé, représente bien une première étape qui se devait sans doute d'être mise en place. Marchetti n'a pas de postérité directe et son traité reste un monument erratique pour plus d'un siècle. On ne s'en étonne qu'à moitié. Avec lui une certaine lecture caractéristique de la Contre Réforme ou de la reconquête catholique prend fin: encore convient-il de voir comment la pensée des Lumières, dans sa version provinciale va prendre le relais et somme toute découvrir à nouveau sur des bases, on l'imagine, bien différentes, cette réalité d'un passé historique collectif perçu à travers les »moeurs« et les »coutumes« ou les habitudes.

Cette découverte ne s'est pas faite en un jour et c'est le long chemine-

ment d'un siècle qui en matérialise les étapes. Ce qui me frappe personnellement dans cette aventure c'est le rôle ou la place qu'y a tenu l'histoire régionale. Car on peut dire, pour simplifier ou pour annoncer le thème, que c'est à partir des historiens locaux que progressivement s'anima le mouvement d'intérêt porté aux moeurs collectives. Cette affirmation peut paraître paradoxale, si l'on considère la nature et les thèmes de l'histoire telle qu'on la pratique localement, une histoire qui, on va le voir, demeure très longtemps l'histoire des antiquaires, ou l'histoire des groupes aristocratiques penchés sur leur propre passé, comme l'histoire des juristes attentifs aux institutions. Comment, dans un réseau d'intérêts à première vue si étrangers à toute préoccupation ethnographique, ce regard va-t-il pouvoir prendre place? Ce qui peut nous conforter dans cette affirmation paradoxale, c'est cependant que les contemporains eux-mêmes ou du moins ceux qui ont écrit peu après, ont été sensibles à la réalité de ce que j'intitulerai »le détour historique« dans la découverte de l'ethnographie. Pour le percevoir je prendrai comme exemple particulièrement riche, celui de la grappe des historiens que l'on voit graviter autour du milieu culturel de la capitale de la Provence, autour d'Aix, qui sur ce plan est plus productive sans doute que sa rivale marseillaise. Si l'on consulte le fichier riche et fourni des historiens aixois du 18^{ème} siècle, il n'est pas malaisé, (encore qu'il y ait des chevauchements), de les organiser en nébuleuses ou en grappes suivant les rubriques de l'histoire telle qu'ils l'ont pratiquée. Et ce travail amène à mieux comprendre comment les »tableaux« qui valoriseront les traits du comportement ou des moeurs locales vont surgir et se mettre progressivement en place.

Parmi ces historiens une place revient sans doute de tradition à ce qu'on pourrait appeler les antiquaires, ceux qui sont sensibles avant tout aux vieilles pierres, aux vestiges archéologiques et aux inscriptions. Une préoccupation, on s'en souvient, que l'on a reconnue à une place essentielle déjà chez les voyageurs. Dans ce groupe s'inscrit tel érudit, Honoré Moulin (1683-1758) qui compile un recueil des inscriptions latines et françaises de la ville, assurant à son niveau la transition directe avec les grands érudits de la génération de Peyresc. Un second groupe, plus fourni encore serait celui de ce que j'appellerai, un peu cruellement peut-être, les historiens des vanités, entendons ces historiens aristocrates généralement issus des milieux parlementaires et qui couchent noir sur blanc le recueil de leurs prétentions et les fastes de leur histoire. Ainsi verra-t-on un Président Boyer d'Eguilles en 1739 publier ses réflexions sur l'état et les devoirs des Chevaliers de Malte, ainsi verra-t-on un Président Gaillard de Lonjumeau 1709-1766 participer à l'histoire héroïque et universelle de la noblesse de Provence, cependant qu'un autre, le Président d'Hesmivy de Moissac publiait en 1727 une histoire du Parlement de Provence, agrè-

mentée d'un précis des contestations et d'un cérémonial dudit Parlement. Les historiens des vanités, parlementaires ou aristocrates, font bon ménage avec le groupe des juristes et des historiens des institutions: L. de Coriolis, un autre parlementaire né en 1735 qui publie un traité sur l'administration du Comté de Provence, ou Jean Joseph Julien (1704–1789) qui met en ordre en 1778 les éléments de jurisprudence sur la coutume de Provence. On voit s'inscrire là, sans doute, l'un des traits majeurs, mais qui n'est point spécifiquement provençal, du surgissement de la préoccupation historique dans un cadre local, au fil du XVIII^{ème} siècle. Les historiens de la cité vont se faire les chantres du passé provençal; les premiers d'entr'eux n'illustraient encore au début du siècle que des épisodes ponctuels, ainsi ce poète, Jean de Cabanes qui décrit, dans un long poème, les aventures et les méfaits d'une vilaine femme, la »Drouillade«, qui s'était cachée sous la bure et sous la physionomie rassurante d'une pieuse femme à la tête de la Maison du Refuge et qui en avait fait un lieu de supplices pour les pauvres filles qui étaient confiées à sa garde, dans les premières années du XVIII^{ème} siècle.

Un autre illustrera un épisode mieux connu à l'échelle nationale, celui de la peste de 1721: c'est l'avocat Pierre Saurin qui se fait le chroniqueur de la peste aixoise. Mais à mesure que le siècle avance, ces prétentions deviennent plus vastes et plus encyclopédiques: un oratorien le père Bougerel (1680–1753) publie un dictionnaire des hommes illustres de la Provence et surtout l'abbé Papon dont nous avons parlé sera l'historien officiel engagé par l'assemblée des Communautés de Provence pour rédiger dans les années 1780 le monument de son »histoire de Provence«. Il n'est point le seul: à côté de cet auteur officiel, un avocat, Charles François Bouche (1737–1795) dans une perspective beaucoup plus contestataire, dira-t-on, – au nom des droits et des revendications d'un Tiers-Etat ou d'une bourgeoisie dont la conscience mûrit – publie en 1785 un essai sur l'histoire de Provence, suivi en 1787 d'un »Droit public du Comté de Provence«. C'est Bouche également qui est l'auteur du »tableau général de la Provence« par où s'ouvre le dictionnaire du médecin Achard dont nous aurons à parler sous peu.

On le voit, à l'issue de ce cheminement des découvertes historiques, l'auteur local découvre ou redécouvre le t a b l e a u et c'est à ce titre qu'il sera prêt à entrer de plain pied dans la perspective qui nous intéresse.

Toutefois, à côté de ces historiens de la Provence toute entière, certains autres, dans une visée qui n'est pas spécifiquement méridionale et qui a été retrouvée ailleurs, se font plus d'une fois les chantres de la petite patrie, entendons de la réalité urbaine dont ils sont issus, et l'on doit citer dans cette perspective l'ouvrage d'un aixois d'adoption P. J. de

Haitze qui meurt en 1736 laissant achevé depuis 1715 le manuscrit d'une histoire d'Aix qu'il avait complétée d'une histoire de la Provence et des écrivains provençaux. C'est que, de Haitze est non seulement un historien municipal, mais l'un des premiers découvreurs également des moeurs locales, dans un traité où il explique et justifie le cérémonial des Jeux de la Fête Dieu d'Aix. De Haitze n'est point le seul et l'on pourrait lui associer tel avocat au Parlement, Roux, qui rédige des »Mémoires pour servir au cérémonial de la ville«, agrémentées d'un tableau chronologique, ou tel autre avocat Pellicot (1745-1808), qui se consacre pour sa part à une histoire de Manosque. Peut-on extrapoler à partir de quelques exemples? Le relai pris ici, de l'auteur aristocratique par les avocats qui se font les champions du patriotisme de clocher ne laisse pas d'être significatif, me semble-t-il. Les historiens de la Provence s'associent sans difficulté aux redécouvreurs de la culture provençale dont la multiplication est une des autres caractéristiques du siècle. Un aixois, Sauveur Pellas (1667-1727) publie le premier dictionnaire provençal-français, cependant qu'un autre, Pierre de Chasteuil, rédige en 1704 une »Apologie des anciens historiens et troubadours ou poètes provençaux«. Un prêtre, Charles Dubreuil prendra la relève en publiant une bibliographie provençale, et au milieu du siècle Pierre Puget (1671-1747) renouvellera le dictionnaire de Pellas par la publication d'un nouveau dictionnaire provençal-français. Ces érudits linguistes ou provençalisans sont, peut-être, les plus proches d'un autre groupe que je voudrais intégrer dans cette nébuleuse: celui des savants qui vont faire naître l'histoire naturelle du pays: géologues ou, plus souvent encore, botanistes, dont la Provence avait abrité plus d'un représentant illustre depuis la fin du 17^{ème} siècle. C'est de Provence qu'était parti Tournefort pour prendre la charge de directeur du jardin du Roi . . . dans la continuité de cette tradition s'inscrit le travail d'un oratorien, le Père Garidel mort en 1737 et auteur d'une flore de Provence, et surtout l'ouvrage monumental du médecin Michel Darluc, né en 1717 et auteur d'une »histoire naturelle de la Provence« qui est publiée entre 1782 et 1786. Parce que cette *histoire naturelle* est très envahissante, englobant non seulement les éléments de ce nous intégrerions aujourd'hui dans le cadre de l'histoire naturelle mais débordant sans scrupule et sans gêne jusque à des descriptions de comportements, d'attitudes, d'institutions locales, Darluc est certainement l'un de ceux qui font progresser de la façon la plus concrète cette description de la Provence aussi bien dans ses hommes que dans ses plantes ou dans son relief: et par là même l'histoire naturelle s'inscrit aux origines directes de ce que nous allons rencontrer dans les statistiques. Dans l'ensemble fourni et foisonnant qui vient d'être évoqué il est moins étonnant de voir naître les premiers découvreurs des moeurs et des traditions. Déjà, on l'a noté,

De Haitze se faisait l'historien du cérémonial de la Fête Dieu d'Aix, reprenant en termes de justification une argumentation qui n'avait pas été ignorée des grands humanistes de l'époque de Peyresc ou de Gassendi. Si De Haitze trace ainsi la continuité d'un regard humaniste du 17^{ème} siècle aux préoccupations nouvelles des Lumières il se rencontre également des historiens plus modestes sans doute, enracinés dans les réalités municipales, mais qui oeuvrent plus concrètement et directement dans la perspective qui nous intéresse. Tel est ce Gaspard Grégoire, petit fonctionnaire aixois, dirions-nous avec quelque anachronisme, qui dans un ouvrage très riche publié en 1777 une explication complète des Jeux de la Fête Dieu d'Aix dont il donne pour la première fois un scénario extrêmement explicite et développé. On sent combien cette découverte est tributaire des préoccupations et des soucis de son temps. Grégoire a rédigé en partie son ouvrage en direction des dénigreur des moeurs et coutumes locales, et l'on peut dire que ce petit livre s'inscrit en contrepoint direct et volontaire du regard incompréhensif des voyageurs étrangers ou même de cette capitulation en rase campagne par laquelle le Provençal Bérenger exprimait sa honte à l'égard de la rusticité ou de la superstition de ses concitoyens. Une sorte d'orgueil de clocher conduit ici à une compréhension ou à une sympathie qui fait que notre auteur sera utilisé de tous ceux qui l'ont suivi, pour évoquer les jeux de la Fête Dieu d'Aix.

Dans les années 1780 à 1789, ce mouvement ou ce que nous avons appelé ce détour de l'histoire, s'achève. Le tableau des moeurs, des attitudes va recevoir droit de cité pleine et entière dans la littérature qui s'élabore et s'écrit localement et l'on peut dire que le »tableau« tel qu'il va triompher à l'apogée de l'époque des Lumières ne disparaît pas mais va se fondre dans un tout plus ambitieux qui vise à intégrer toutes les formes du comportement ou des réalités locales dans cet ensemble synthétique qu'est la statistique ou le dictionnaire.

III. L'âge de la statistique

Comment est-on passé de l'histoire à la statistique? Ce mouvement qui apparaît comme naturel aux auteurs du 18^{ème} siècle n'est pas sans nous poser des problèmes si l'on considère l'abîme qu'il peut y avoir entre certains de ces traités historiques, tels que la première moitié du 18^{ème} siècle les a vus écrire, et les statistiques de la fin de l'ancien régime ou de l'époque consulaire. Pour répondre à cette question on peut en première approche présenter le mouvement d'une courbe ou d'un flux. Statistiques ou dictionnaires statistiques apparaissent en Provence dans les années 1760 et plus précisément entre 1770 et 1780. Si je dresse la courbe de ces

ouvrages pour un ensemble qui couvrirait les sept départements actuels des Basses Alpes, des Hautes Alpes, des Alpes Maritimes, des Bouches du Rhône, du Var, du Vaucluse et avec quelque annexionisme de la Drôme, la tendance est sans appel. Une première publication, – encore une curiosité – entre 60 et 70, 4 entre 70 et 80, 5 entre 80 et 90, 7 de 90 à 1800, mais 39 pour la seule décennie 1800–1810, onze encore entre 1810 et 1820, le mouvement ne se relâchant qu'entre 1820 et 1830 (quatre statistiques) pour se tarir apparemment entre 1830 et 1840 avec deux exemples seulement. Une chronologie sans appel semble donc se dessiner, dont nous aurons à voir si elle est définitive, mais à l'intérieur de ce cadre même, des mutations qualitatives ont eu lieu dont on peut tenter de rendre compte. Les »primitifs de la statistique« nous allons les voir apparaître effectivement, dans le tournant des années 1760: voici d'abord les pages que l'abbé d'Expilly, dans son dictionnaire des Gaules, consacre dans une optique où la préoccupation démographique prévaut, tant aux communautés de Provence qu'à celles du Dauphiné. C'est en Provence et en Dauphiné qu'il a pu réunir l'indication, encore précieuse pour les historiens, du dénombrement des communautés connues par leur chiffre de population tant agglomérée que dispersée. Si nous citons Expilly qui n'apporte, on le sait, que bien peu de choses à la connaissance ethnographique de la Provence ou du Midi c'est que le type même de l'ouvrage dont il est l'auteur va donner le modèle ou représenter l'exemple parfait d'une première génération de volumes qui vont courir en gros des années 1770 à la veille de la Révolution Française. Dans cette première période c'est essentiellement par le biais du d i c t i o n n a i r e qui correspond à la lecture d'un monde dont l'Encyclopédie est l'expression favorite, que va prendre naissance la première forme d'expression des statistiques. La bibliographie provençale en propose un exemple tout à fait caractéristique dans les deux oeuvres complémentaires du médecin et académicien marseillais Claude François Achard qui publie en 1785 en deux tomes, son »Dictionnaire de la Provence et du Comté Venaissin«, prolongé et accru entre 1787 et 1788 de sa »Description historique, géographique et topographique des villes, bourgs et hameaux de la Provence ancienne et Moderne, du Comtat Venaissin et de la principauté d'Orange«. Avec le monument que représente le dictionnaire d'Achard, le modèle encyclopédique s'affirme dans toute sa richesse. Tous les éléments que nous allons rencontrer, synthétisés dans les statistiques ultérieures, sont ici ventilés dans le cadre d'une présentation en forme de dictionnaire. Achard présente plus de 600 villes, bourgs, villages ou lieux-dits provençaux pour lesquels ses informateurs lui ont apporté toute une moisson de renseignements les plus divers. Les notices comportent des éléments d'identification par le statut, par les institutions, par les cadres

officiels de la vie collective, mais Achard s'intéresse aussi aux aspects de la vie économique; comme il s'intéresse à l'agriculture, aux fabricats, à l'artisanat et à l'industrie; comme il décrit enfin les aspects physiques du terroir, de la météorologie qui le conduit à une sorte de topographie médicale des lieux qu'il évoque. Cette ambition n'épargne pas les aspects de ce que nous rangerons avec anachronisme dans le cadre de l'histoire des mentalités. Achard est très précis en ce qui concerne les structures et les institutions religieuses: des cadres de la vie paroissiale, aux formes des associations, confréries, chapelles, ermitages. Surtout, il a recueilli par le biais de ses informateurs toute une moisson de renseignements qui concernent les aspects du comportement collectif: une psychologie, une géographie psychologique sans doute historiquement datée, mais aussi le répertoire et même la description des fêtes, des foires et, plus largement, des moeurs et coutumes locales. A ces titres on peut dire que le dictionnaire d'Achard représente pour nous une mine de documents d'une très exceptionnelle richesse, et qu'à travers le regard de ce représentant typique de l'élite des Lumières, comme de façon plus lointaine à travers le regard de ses informateurs locaux, c'est tout un mouvement de découverte qui prend ici naissance. Le dictionnaire d'Achard montre bien que le souci statistique d'une description méthodique des régions dans leurs cellules les plus élémentaires n'est pas né avec la statistique de l'époque consulaire et impériale mais que ces statistiques de la fin du siècle s'intègrent en continuité directe dans tout un mouvement de découverte qui se fait sa place dans les dernières décennies et l'on pourrait même dire dans les dernières années de l'Ancien Régime.

Il n'en reste pas moins qu'en Provence, comme ailleurs, c'est entre l'an VII et 1805 ou 1808, disons entre les premières initiatives qui répondent aux demandes de François de Neufchâteau, et la série des ouvrages qui suivent l'impulsion donnée par le Ministre Chaptal à l'époque du Consulat, que s'inscrit la grappe la plus importante des écrits statistiques. On peut répertorier rapidement ces ouvrages – près de 75 – dans l'ensemble de ce sud-est de la France qui nous intéresse. Autour de l'an X voici la statistique de Pazzis dans le Vaucluse, puis la statistique du Préfet Fauchet dans le Var publiée en deux étapes (une description abrégée en l'an IX, suivie en l'an XIII d'un mémoire statistique). Dans les Hautes Alpes, avec une nuance de rivalité, deux ouvrages se font concurrence, celui de Farnaud sous le titre de «Description abrégée du département des Hautes Alpes» et celui du Préfet Bonnaire sous le titre de «Mémoire au Ministre de l'Intérieur: Statistiques du département des Hautes Alpes» Mais dans les Bouches du Rhône également un fonctionnaire, Michel d'Eyguières publie en l'an XI une statistique du département.

Cette première génération de statistiques provençales ou, plus large-

ment, méridionales, répond pour l'ensemble aux critères de ce que l'on rencontre dans l'ensemble de la France et qui a été analysé récemment dans l'ouvrage de Jean-Claude Perrot sur «l'âge d'or de la statistique». Entendons que ces statistiques sont en général courtes, peu développées, aux dimensions d'une centaine de pages, un peu plus ou un peu moins, et qu'elles restent pour bonne part descriptives sans entrer dans une quantification très précise dont peut-être les auteurs n'avaient pas les moyens. Mais ce qui frappe c'est à coup sûr l'importance du discours, d'un discours qui s'inscrit dans la tradition de celui des Lumières: et l'on peut choisir pour l'exemple, le plan type, sans originalité car il reprend celui de la plupart de ces statistiques départementales, que propose Pazzis dans sa statistique du Vaucluse. Un premier chapitre, après un bref retour en arrière historique, situe les communes, les villes, la topographie du département et introduit de façon très brève des notations sur le caractère, la culture, la religion et les fêtes, le tout traité en 4 à 5 pages, ce qui montre encore la faible place de ces préoccupations dans un ensemble qui se polarise sur d'autres urgences. Le chapitre 2 décrit la topographie du département, le réseau des routes et la géologie ou la géographie physique, de même qu'il introduit des développements d'histoire naturelle en donnant le répertoire tant de la flore, que de la faune et quelques indications météorologiques. Le chapitre 3 se consacre aux hommes, mais aux hommes tels que peut le voir l'administrateur de l'époque napoléonienne. C'est pour lui l'énumération des données démographiques telles qu'on peut les connaître, avec quelque attention portée aux minorités, aux déviants, à la pathologie sociale, puis une statistique des hôpitaux et des structures de l'enseignement. Enfin une dernière touche sur la fiscalité et le rendement de l'impôt complète cette présentation des populations présentées dans une optique qui reste celle du pouvoir. Les deux derniers chapitres sont consacrés successivement à l'agriculture et aux fabrications, comme au commerce: deux développements essentiels, on s'en doute, dans l'optique de l'auteur. Ce que Pazzis apporte pour le Vaucluse c'est à peu de chose près, avec les variations qu'apporte la personnalité même de l'auteur, ce que l'on rencontre dans la statistique du Var du Préfet Fauchet dont Maurice Agulhon a tiré parti dans ses oeuvres, en insistant sur la qualité du regard de cet homme du Nord installé dans un univers méridional à première vue bien étranger mais qui sait, sinon se faire compréhensif, du moins prendre en compte tout un ensemble de réalités «exotiques» qui vont jusque à la fête, jusqu'aux confréries, jusqu'aux formes traditionnelles de la sociabilité. A ce titre Fauchet peut être utilisable dans la visée ethnographique qui est la nôtre: mais ne demandons point trop à cette première génération de statistiques de nous apporter une brassée de renseignements riches et diversifiés. Il n'est que

de lire dans la statistique du Vaucluse de Pazzis le portrait «moral» et psychologique du vauclusien pour enregistrer les étroitesse de cette découverte; somme toute, tel que le décrit Pazzis le vauclusien est diligent, moral, et l'auteur de façon significative ne trouve à s'attarder un peu que sur une minorité qu'il décrit avec la dernière malveillance et qui est celle des Juifs dont il donne un portrait charge, témoignage accablant de la xénophobie spontanée et du racisme d'un notable comtadin de la fin du 18^{ème} siècle.

Jean-Claude Perrot estime qu'à partir de 1805 à 1808, ce mouvement qui a culminé dans les statistiques consulaires et impériales, est cassé; il n'a pas tort et notre courbe confirme quantitativement son jugement. Mais ce qui me frappe dans le cadre du Midi provençal et des territoires limitrophes, c'est que contrairement à ce que dit l'auteur, le mouvement d'intérêt et de découverte va se poursuivre sous des formes parfois voisines, et fournir une nouvelle génération de statistiques qui pour nous sont beaucoup plus intéressantes, plus développées que celles de la période impériale. Comment peut-on expliquer ce paradoxe? Je dirai, – l'explication est peut-être naïve –, que beaucoup de ceux qui ont pris dans les premières années du siècle l'habitude de ce comportement ou de ce type d'enquête l'ont gardé par la suite. Et plus matériellement encore une partie des administrateurs de l'époque impériale ont emmené leurs dossiers, ont continué l'élaboration de leurs fichiers, ont conservé leurs informateurs, et c'est peut-être ce qui explique que dans le site étudié les plus belles réussites de cette période statistique se situent non point à l'époque impériale, mais dans les décennies suivantes. C'est le cas pour les deux statistiques successives qu'un secrétaire de Préfecture, Delacroix consacre à la Drôme, sous le titre de «Essais sur la statistique, l'histoire et les antiquités du département de la Drôme» éditées une première fois en 1817, rééditées sous une forme accrue en 1835; mais tout à côté, dans les Hautes Alpes, le Préfet Ladoucette, qu'avait visité Millin, publiera en 1848 une «Histoire, topographie, antiquités, usages et dialectes des Hautes Alpes» qui est également un monument. L'ouvrage sans doute le plus développé dans cette série méridionale est dû au Comte de Villeneuve Bargemont, Préfet des Bouches du Rhône au début de la Restauration, et qui publie à Marseille de 1821 à 1829 les 5 volumes de sa «Statistique du département des Bouches du Rhône», accompagnés d'un atlas. Ces ouvrages dûs à des préfets ou à leurs adjoints directs, s'insèrent dans la continuité des statistiques d'époque impériale, mais d'évidence ils vont sensiblement plus loin et l'on peut apprécier cette escalade dans la précision comme dans l'élargissement des centres d'intérêt, à suivre rapidement le cheminement du Préfet de Villeneuve. Sans doute le plan lui-même ne présente-t-il pas d'originalité marquante par rapport à ce que nous avons rencontré

chez Pazzis dans les premières années du siècle. Le livre 1 est consacré à la topographie physique décrite par le menu, suivant les régions du département. Le livre 2 s'applique à donner les différentes rubriques d'une histoire naturelle qui va de la météorologie à l'hydrographie, à la géologie, à la faune et à la flore, sans oublier l'anthropologie et la statistique des maladies qui affectent les habitants. Le second volume regroupe les livres qui traitent des événements politiques, des institutions sociales, de la législation et de la coutume. Ici l'histoire reçoit droit de cité: une histoire qui privilégie les époques qui semblent essentielles à nos auteurs, en premier rang l'antiquité, la Provence romaine, celle des ruines et des vestiges archéologiques, en second lieu un Moyen-Age quelque peu mythique où les Sarrasins et le Roi René tiennent la première place, puis le parcours historique semble s'achever avec le dernier événement majeur, qui, pour nos auteurs, est visiblement représenté par les guerres de religion. Mais ensuite c'est d'un pays sans histoire ou presque, où les fureurs provençales du 17^{ème} siècle n'apparaissent qu'à peine, qu'il s'agit.

Enfin, le troisième volume développe très amplement les données relatives à l'état social, à la population considérée dans son état civil, comme dans son état moral, dans son langage et, plus encore, dans ses moeurs, usages et coutumes. Pour la première fois chez Villeneuve ce chapitre comporte un volume considérable puisqu'il couvre près de 90 pages de développement précis et articulé. Le livre 6 qui touche les lieux et établissements publics revient à un plan plus sage et plus classique, cependant que le quatrième volume analyse dans l'ordre que l'on attendait l'agriculture, l'industrie, le commerce et les contributions. L'originalité de Villeneuve, on le voit, tient dans la place qu'il attribue à la description des moeurs et des comportements; cette originalité, si l'on peut dire, fera école, et il est très révélateur de confronter terme à terme les deux états de la statistique du département de la Drôme telle qu'elle est proposée en 1817 puis en 1835 par Delacroix. Dans le premier état, la population ou la description des moeurs, des coutumes et des habitudes ne tient aucune place, on la voit apparaître dans la seconde édition sous une forme qui n'a rien de médiocre, — près de 50 pages pour un livre qui n'en fait pas 500 —, des pages qui se lancent sur les traces du Préfet Villeneuve pour donner un tableau précis, beaucoup plus précis en tous cas que le tableau moral ou psychologique que l'on pouvait rencontrer dans les premières statistiques du début du siècle.

La véritable apogée de ces grandes statistiques se situe donc pour nous, beaucoup plus entre 1815 et 1840, voire 1848, qu'à l'époque impériale, ce qui ne veut point dire d'ailleurs que la période suivante assiste à l'extinction du genre: simplement une évolution interne s'y fait jour. D'un côté, on enregistre une sorte de rétrogradation du modèle qui va se miniaturiser

si l'on peut dire aux dimensions de guides statistiques, à l'usage des voyageurs ou des consommateurs. Ce sera le cas, par exemple, pour le dictionnaire de Provence qu'un autre employé de préfecture, Garcin publie en 1836, et dont la comparaison, terme à terme, avec le dictionnaire d'Achard en 1784 est extrêmement instructive. Garcin, somme toute, fonctionnalise l'instrument de connaissance du médecin Achard. Pour lui la procédure d'enquête doit mener à un ouvrage maniable, opératoire, et il est très caractéristique de noter que s'il dit fort peu de chose des institutions collectives et, en particulier des fêtes (il n'en cite qu'une cinquantaine pour toutes les communautés provençales) il est au contraire très attentif à fournir une statistique précise et documentée de la foire. Les foires remplacent les fêtes, une nouvelle génération de statistiques se met ici en place, celle dont on retrouverait l'équivalent dans d'autres ouvrages de moindre importance, telle la statistique du Vaucluse de Barjavel qui est publiée dans les mêmes années. Mais ce retour en arrière, ou cette dégradation de la curiosité désintéressée s'accompagne également d'une autre mutation qui est peut-être plus importante: les auteurs des statistiques qui vont s'écrire entre 1840 et 1880, ne sont plus ces hauts fonctionnaires ou des administrateurs qui ont exploité fructueusement une documentation officielle, abondante et prolix. Le Préfet va faire place à l'érudit et ceci est sans doute l'élément le plus important qui différencie les statistiques de la monarchie censitaire de celles de la seconde moitié du 19^{ème} siècle. Les nouveaux érudits ce seront l'abbé Féraud, auteur en 1861 d'une « Histoire, géographie et statistique du département des Basses Alpes », comme ce sera Noyon, auteur d'une « Statistique du département du Var » en 1846, Roux, auteur d'une « Statistique des Alpes Maritimes » en 1862 ou Saurel qui publiera en 1877 un « Dictionnaire des villes, villages et hameaux des Bouches du Rhône ». Ce que cette évolution transcrit sans ambiguïté, c'est la césure qui s'est alors faite entre la statistique nationale officielle qui publie ses résultats et s'oriente vers une présentation quantifiée, et d'un autre côté l'activité érudite poursuivie de ces héritiers des grands auteurs du début du siècle. Mais progressivement ces érudits vont, eux-mêmes se détacher du support quantitatif qui avait paru si essentiel à leurs prédécesseurs; et les curés savants des années 1860 ou 1880, Saurel et Féraud sont les contemporains de cette nouvelle génération d'érudits locaux qui vont, dans la même période, commencer à découvrir et à mettre en honneur le folklore provençal. C'est dans ces années, entre 1860 et 1880, que Bérenger Féraud publie ses « Réminiscences du passé provençal » qui sont un des ouvrages de base pour la connaissance du folklore provençal mais n'ont plus le souci d'exhaustivité, ou de présentation systématique, ni même celui d'intégrer la description, des moeurs et des coutumes collectives dans le cadre d'une perception globale d'un monde saisi

par tous les aspects physiques, politiques ou moraux de son comportement. D'évidence une page a été ici tournée: c'est fini dans les années 1860 à 1880 de cette génération des statisticiens qui ont été en même temps les découvreurs de ce qu'on peut appeler l'ethnographie historique.

Avant de conclure sur l'ensemble de nos sources, sans doute convient-il de souligner à propos de ce dernier corpus, des statistiques du 19^{ème} siècle, combien il serait injuste de le concevoir comme monolithique: une évolution interne s'y fait jour que nous avons sentie, des statistiques de l'époque impériale à celles de la Restauration. Nous y avons suivi la découverte progressive du folklore ou de l'intérêt porté aux moeurs et coutumes. Cette découverte s'explique à coup sûr par un esprit changé: nos auteurs découvrent et valorisent parallèlement le poids de l'histoire, d'une histoire dont nous avons vu les lacunes et les partialités. Mais les deux traits répondent finalement à un même souci. Chez Villeneuve en particulier, s'inscrit très nettement dans la perspective d'un légitimiste intelligent, une tonalité de nostalgie, une curiosité et une sympathie passéiste à l'égard d'un monde ancien, d'un monde (comme on dit) »que nous avons perdu« et à l'égard d'une civilisation traditionnelle qui se trouve valorisée comme dépositaire de tout un système de valeurs devenues désuètes ou bien oubliées. D'une certaine façon, on peut dire qu'à l'oeil froid, objectif, un peu méprisant du préfet Fauchet, et parfois du voyageur Millin, va se substituer une lecture qui, progressivement, va se rapprocher de la valorisation du passé régional dont le félibrige sera l'un des aspects et qui se retrouvera très vivement chez les folkloristes de la fin du siècle.

A l'issue de ce parcours on comprend sans doute mieux pourquoi nous avons tenu à associer sous un même regard trois séries de sources apparemment aussi disparates que les récits de voyages, que les tableaux et mémoires et que les statistiques. C'est, on le sent, qu'il y a, en dépit d'évidentes divergences, entre les différentes sources une secrète mais réelle complicité, qu'une courbe à peu près identique se dessine qui présente un point fort très remarquable quelque part entre 1770 et 1850, au moment où véritablement la découverte s'est opérée des moeurs, usages et coutumes des populations que l'on décrit, et qui sortent de l'anonymat où elles étaient jusqu'à présent tenues. Ces convergences et cette complicité ne sont pas, on le note également, sans contradictions, animées d'une dialectique qui fait que ces différentes sources parfois se fondent en un seul modèle, le voyage devenant une des formes de la statistique, et la statistique pouvant devenir une des annexes du voyage, l'ensemble s'inscrivant en termes de relai d'une source support à une autre. Tel quel et si l'on confond les différents apports de ces séries de sources, le bilan ne peut manquer de paraître imposant. C'est à partir des données de Bérenger, de Millin, de

Villeneuve, qu'ont opéré tous les folkloristes de la fin du 19^{ème} siècle: les »Réminiscences du passé provençal« de Bérenger Féraud à la fin du siècle font affleurer à chaque page les éléments qui ont été puisés chez les auteurs précédemment cités, et je dirai même que les ethnographes ou folkloristes modernes, de Fernand Benoit à Claude Seignolle, ne peuvent masquer dans leurs développements l'importance considérable et parfois écrasante des emprunts dont ils sont redevables à ces ancêtres de l'ethnographie historique. L'héritage est donc considérable: il serait toutefois injuste d'en masquer les limites évidentes. Ces sources imprimées articulées du 18^{ème} au 19^{ème} siècle ne peuvent masquer l'importance des absents de l'histoire, des mondes du silence, de ceux que ni les voyageurs, ni les statisticiens n'ont évoqués. Pour prendre l'exemple de la fête, si amplement illustrée dans plus d'un de ces ouvrages, nous n'y retrouverons pas – ou très peu – la fête subversive, la fête carnavalesque dont nous savons bien qu'il nous faut aller la chercher dans les sources manuscrites de la répression ou dans les autres documents spécifiques de l'approche de la culture populaire. Ne nous dissimulons pas la spécificité du regard, regard vertical, regard d'élite, de tous ceux qui ont été les auteurs de cette bibliothèque des sources imprimées de l'ethnographie historique. Mais pour ne point ignorer le nécessaire recours aux sources manuscrites, comme aux sources de l'oralité, il nous semblait important et même essentiel de faire une place méritée à ce corpus multiple des inventeurs ou des précurseurs de l'ethnographie historique.

Annexe bibliographique

Dictionnaires statistiques de la France Méridionale (1750–1850): Cl. Fr. ACHARD, Description historique géographique et topographique des villes, bourgs, villages et hameaux de la Provence ancienne et moderne du Comtat Venaissin et de la Principauté d'Orange, 2 vol., Aix (Calman) 1787–1788; Cl. Fr. ACHARD, Dictionnaire de la Provence et du Comté Venaissin, t. I – t. II, Marseille (Mory) 1785; M. DELACROIX, Essai sur la statistique, l'histoire et les antiquités du département de la Drôme, Valence 1817, rééd. 1835; FAUCHET (le citoyen), préfet: Statistique du département du Var, Paris an X, rééd. 1805; J. J. M. FÉRAUD, Histoire, géographie et statistique du département des Basses-Alpes, Digne 1861, rééd. Nyons Chantemerle, 1972; GARCIN, Dictionnaire historique et topographique de la Provence, Draguignan, 1835, rééd. Nyons, 1972; J. C. F. LADOU-CETTE, Histoire, topographie, antiquités, usages, dialectes des Hautes-Alpes, Paris, 1848; Marseille, 1973; M. NOYON, Statistique du département du Var, 1846; M. PAZZIS, Mémoire statistique sur le département de Vaucluse, 1808; J. ROUX, Statistique des Alpes-Maritimes, 2 vol., 1862; A. SAUREL, Dictionnaire des villes, villages et hameaux des Bouches-du-Rhône, Marseille, Olive, 1877; VILLENEUVE (comte de), Statistique du département de Bouches-du-Rhône avec Atlas par M. le comte de Villeneuve, Marseille, 1821–1829, 4 vol., en 4 + 1 atlas.